

RIVAGES/NOIR

**AVA
FORTEL**

**L'APOCALYPSE
EST NOTRE
CHANCE**

Les choses ont changé. En un seul jour. Un seul instant. Le futur est différent de ce qu'on en attendait. On se met à oublier le passé. Ni foule, ni bain de sang. Et pourtant, il y a bien eu une révolution.

Luc Pailleron, éminent professeur de sociologie, est retrouvé mort dans son bureau, d'une balle dans la tête. Cet universitaire de renom dirigeait la thèse que Laura Vanetti doit bientôt soutenir. Certaine qu'il ne s'est pas suicidé, celle-ci s'engage dans sa propre enquête au sein de l'université, et découvre que son mentor dirigeait un groupe projetant une action de grande ampleur. Une action que de puissants adversaires semblent résolus à empêcher par tous les moyens. Laura se retrouve dès lors au centre d'un jeu dangereux pour elle et pour ses proches. Il lui faut se méfier de tout le monde : de ceux déterminés à faire échouer le projet de son ancien professeur comme de ceux qui veulent le mener à son terme.

Ava Fortel est le nom de plume de deux auteures confirmées. *L'Apocalypse est notre chance* est leur premier roman commun.

AVA FORTEL

**L'APOCALYPSE
EST NOTRE CHANCE**

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

La version radiophonique à l'origine de ce roman est issue d'une commande de France Culture, service des fictions. *L'Apocalypse est notre chance* a été diffusé dans Le Feuilleton de France Culture en juin 2017, dans une réalisation de Benjamin Abitan, à retrouver sur franceculture.fr. Remerciements à Blandine Masson, conseillère de programmes pour les fictions et Céline Geoffroy, Emmanuelle Chevière, conseillères littéraires.

Couverture : © Yves Marchand & Romain Meffre

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-7436-4705-6

« Penser, attaquer, construire –
telle est la ligne fabuleuse. »

Comité invisible, *À nos amis*, 2014

PROLOGUE

Des fourmis. Une armée de fourmis, les corps imbriqués, les membres agglutinés, grattant le sol visqueux, la glaise épaisse de mon cerveau. Une armée organisée, silencieuse, efficace, capable d'enchaîner les heures de lecture, de produire des lignes à l'infini, de manipuler toutes les idées, d'annoter cent paragraphes, d'exténuer des textes et d'en écrire encore. Cette image est née un soir de fatigue tandis que j'écrivais cette foutue thèse sur laquelle je travaillais depuis déjà six ans. J'étais dans le salon, mon ordinateur sur les genoux ; Vincent, mon colocataire, ronflait dans le fauteuil en face. J'avais tellement regardé mon écran ce jour-là qu'en posant mes yeux sur les fils électriques qui s'entremêlaient à mes pieds, je les ai vus onduler. J'hésitais entre aller me coucher et m'offrir en douce le sixième épisode de *False Flag*. Au moment de me lever, j'ai vu mon armée de fourmis. Elle se reformait à l'intérieur de mon crâne pour attaquer un nouveau pan de ma thèse. Malgré l'heure, Vincent et les cocktails qu'il me forçait à boire, mes fourmis étaient en ordre de marche et, comme si un général américain les avait guidées de son autorité imbécile, elles attaquaient d'elles-mêmes la face nord, abrupte et pour moi encore glissante, du premier paragraphe du chapitre V, page 547 de ma thèse. Cette nuit-là, mes doigts atteints de la maladie de Parkinson

ont écrit un quart du chapitre, vingt-deux pages au total. Le lendemain, j'ai essayé de parler à Vincent de mon armée personnelle, mais il était encore sous l'effet des amphétamines et il a hoché la tête.

– C'est bien, les fourmis.

Le temps qui s'est écoulé depuis cette soirée est incalculable. Il est d'une nature incertaine. En un seul jour, un seul instant, les choses ont changé. Le futur est différent de ce qu'on en attendait. On se met à oublier le passé. Je suis dans un café, au fond de la salle, j'ai replié mes genoux sur la banquette pour poser mon ordinateur dessus. Mes fourmis sont prêtes. J'ai la sensation qu'elles ont envahi davantage que mon cerveau, mes veines, mon foie. De même que les mois et les nuits passés, ma thèse est oubliée. C'est un autre combat que mon armée s'apprête à livrer.

Elle veut se souvenir. Et moi avec elle. Ensemble, nous irons soulever jusqu'au grain de poussière, jusqu'au plus petit caillot de temps, jusqu'au trait invisible des choses. Nous ne lâcherons rien, nous n'abandonnerons rien. Je livrerai tout ce que je sais et même ce que je ne sais plus. Je ne tairai ni les craintes, ni les mensonges, ni la violence, ni les morts qui ont précédé l'aurore. Je veux garder la trace des bonnes choses aussi : Vincent, Willy, et d'autres encore. Je veux consigner ma peur. Et laisser dire à Luc ce qu'il avait à dire *avant*.

Je leur dois cette mémoire, fût-ce un travail d'insecte. Je *lui* dois cela et à *elle* aussi. Ce sont eux qui ont payé le prix fort. Il s'appelait Luc. Elle s'appelait Nell.

Chapitre I

17 septembre. Cette rentrée devait être un moment d'excitation. Après trois années de travaux dirigés dans une salle du sous-sol dont le soupirail nous offrait une vue imprenable sur les organes génitaux de chiens sans respect pour les bâtiments universitaires, j'allais enfin enseigner dans un grand amphi devant plusieurs centaines d'étudiants. J'étais prête pour le bestiaire : celle qui ne dévissera pas du premier rang et qui semble découvrir la Vierge à chaque phrase, celui qui garde les bras croisés, et le sourire goguenard du type à qui on ne la fait pas, à qui la sociologie n'apprendra rien, du type qui en sait déjà long parce qu'il a lu sur Internet un article scientifique qui lui a révélé le secret du grand tout à partir de symboles aztèques ou inuits, mâtinés de lecture dans la salade en sachet et d'interprétation de la courbure du tuyau de douche, une démonstration *so 21st century* ; mais aussi celui qui opine du chef même quand on se tait, à la manière d'un psychanalyste lacanien songeant à son prochain week-end en Bretagne ; et encore celle qui se prend en selfie – *je suis belle, je suis trop belle* ; celui qui vient d'obtenir une victoire décisive à *Clash of Clans* et qui se retient de se lever pour danser sur place ; celle qui dessine en rêvant d'Angoulême ; le cinéphile amateur de films de série Z japonais qui a déniché la dernière paire de lunettes carrées de tout le pays ; celle qui

dort, celui qui dort, celui qui lutte contre le sommeil et qui, à force d'écarquiller les yeux et de se mordre les joues, sort vainqueur de son combat sans merci, celle qui lutte contre le sommeil, mais dont le cou est emmitoufflé d'une écharpe si moelleuse, si douce, si épaisse que même de l'estrade, on a envie de se lover dedans et qui, inévitablement, finit par fermer les yeux et s'affaisser au milieu de son nuage portatif ; et encore ceux qui notent tout scrupuleusement et lèvent la main pour me demander de ralentir ; ceux qui sont coincés là, à leur corps défendant, parce que leur bourse d'études dépend de leur assiduité et que leur famille ne peut s'en passer pour payer l'électricité ou la mensualité d'un crédit au TEG frôlant le taux d'usure, à un centième – un centième cynique et ricanant – des 21,07 % ; celui qui ne sait pas du tout ce qu'il fait là, dans ce cursus, dans cette université, dans ce monde, et celle qui espère mais qui ne sait pas quoi. J'étais prête pour toutes celles-là, pour tous ceux-là, les amours et les têtes à claques, les sceptiques et les crédules, les curieux et les blasés, les indifférents, les exaltés. Mais j'avais la trouille. Une trouille qui, à 8 h 43, me conduisit aux toilettes de notre appartement où je vomis deux fois avant que Vincent n'arrive avec un fond de pastis qu'il me tendit avec autorité.

– Cul sec.

– Tu veux m'achever ? Je ne sais déjà plus comment je m'appelle.

– Laura Vanetti, 28 ans, 1 m 68, 55 kg toute mouillée. Et là, tout de suite, une tête de déterrée.

J'implorai la pitié de Vincent, repoussai son remède de charlatan et remis de l'eau à chauffer dans l'antique cafetière italienne à percolation qu'on avait récupérée deux mois plus tôt sur la poubelle en face de chez nous, comme une offrande à nos nuits blanches.

– Qu'est-ce que je fais s'ils s'aperçoivent que je ne sais rien ?

– Ce sont des ignares. Si tu regardes à l’intérieur de leur crâne, c’est Padirac.

– Mais s’il y en a un qui me pose une question à laquelle je ne sais pas répondre ?

Vincent m’annonça que les profs d’amphi avaient un truc qu’ils s’échangeaient depuis des siècles.

– Mais je ne sais pas si tu le mérites.

– Pitié ! Je rangerai le frigo !

– Et tu paieras ta part de loyer ? Je t’ai déjà avancé le mois dernier. Les 600 euros que je gagne en plus ne font pas de moi ton mécène, tu sais ?

– Promis. Promis. Promis.

Il soupira et me regarda de haut. Il soupira encore.

– À celui qui te pose une question à laquelle tu ne peux pas répondre, tu réponds : « Je ne sais pas, je vous répondrai la semaine prochaine. »

– C’est tout ? C’est nul.

– Si tu biaises, les méchants vont te repérer et tu en as pour l’année. Allez, file et appelle-moi après ton cours.

– Si je ne me suis pas enfuie au Mexique – de honte !

J’avais descendu l’escalier de notre immeuble en éprouvant une gratitude infinie pour mon colocataire, le seul être de mon entourage à pouvoir, par sa présence et ses propos, même idiots, me donner l’impression que j’étais autre chose qu’une anomalie, une voleuse, une usurpatrice dans le monde de l’université.

Par chance, il y avait dans la rue un Vélib’ aux pneus intacts accroché à la borne. Il m’attendait. Pendant les 25 minutes de trajet qui me conduisirent à la fac, je fis très attention à me concentrer uniquement sur la route.

Devant les bâtiments, je recommençai à respirer. Des étudiants fumaient leurs dernières cigarettes de l’été en exhibant leur peau bronzée, leur tee-shirt vintage ou leurs espadrilles à talons. Je repérai tous les primo-arrivants à

leur air effrayé. Contents d'être là, d'avoir au moins franchi l'étape, mais dans la crainte d'être bientôt pris au piège d'une immense machine prête à les transformer en boîtes de conserve. J'eus envie de leur dire qu'il n'y a pas mieux que l'Université pour éprouver sa liberté de pensée, et même sa liberté tout court, mais j'avais encore le ventre serré et je me pressai vers l'amphi C. Immense et sonnante creux quand j'y arrivai. Puis très vite, bruissant et plein, trop plein même. Je reconnus quelques élèves que j'avais déjà suivis en travaux dirigés. Leurs noms me revinrent comme des bulles : Adeline Gonzales, Alok Burman, Jérôme Frohner, Padir Ahuja, Gaspard Martin-Dufour... Je revis presque les copies de chacun, que j'avais corrigées l'année précédente. Je vérifiai le micro et allumai le vidéoprojecteur. La lampe en était cassée. Pour endiguer la panique, je me penchai sur mes notes. Le niveau sonore baissa sans que j'y prenne garde. Je relevai la tête. Je fus surprise par la fermeté de ma voix.

– Bonjour, mon nom est Laura Vanetti et ce cours est intitulé : « Sociologie politique – niveau II ».

Le cours passa très vite – pour moi tout au moins. Aucune interruption, un seul endormissement. Les étudiants attendirent l'heure légale pour commencer à ranger leurs affaires – je savais que ça ne durerait pas et que bientôt, certains ne se donneraient même pas la peine de sortir leur ordi ou une feuille. Mais pour l'heure, j'étais assez fière de moi. Je n'avais plus qu'à conclure avant de les libérer.

– Donc retenez que la dimension politique des phénomènes varie dans le temps et dans l'espace. Un match de football n'est pas forcément politique mais peut parfois l'être, en fonction des équipes présentes sur le terrain, du contexte national ou international. Une messe en Union soviétique dans les années quatre-vingt, c'est politique – et clandestin ; pas forcément dans un village des Alpes à la même période. C'est un qualificatif qui fait aussi l'objet de revendications.

Pensez aux féministes qui se sont battues pour que la répartition des tâches domestiques soit considérée comme un problème politique – et pas seulement un problème conjugal, aux Black Panthers revendiquant que leur procès soit considéré non comme un procès de droit commun mais comme un procès politique, aux...

Un applaudissement au fond de la salle me coupa dans ma phrase. C'est alors que je vis Willy Nasser, un étudiant que j'avais eu en TD l'année précédente. Spécimen inclassable, aussi agaçant que touchant. À ses côtés, Sabine et deux autres étudiants se moquaient de son enthousiasme. D'un geste, je mis fin au cours et plongeai dans ma besace comme si je n'avais rien entendu mais, du coin de l'œil, je vis Willy descendre les marches de l'amphi, puis s'approcher de l'estrade jusqu'à venir m'y rejoindre. J'étais coincée.

– Monsieur Nasser ! Comment allez-vous ? Contente de vous retrouver.

– J'ai pensé à vous tout l'été.

– Willy !

D'un autre étudiant, je n'aurais pas admis ce genre de cabotinage. Le problème avec Willy, c'est qu'il était hors norme. Dans tout ce qu'il disait, dans tout ce qu'il faisait, il était tellement sincère, tellement innocent et impliqué que, lorsqu'il arborait son sourire d'ours à miel, quels que soient ses propos, il n'y avait rien de déplacé.

– Je vous jure, même sur la plage, avec les filles en maillot, et tout... Je pensais quand même à vous.

– À la sociologie, vous voulez dire ?

Willy secoua la tête avec une mine navrée. Il bascula sur un autre sujet : il ne pourrait venir à mes cours qu'une fois sur deux en raison de son travail. Je râlai intérieurement, c'était de pire en pire, un nombre croissant d'étudiants travaillaient, et un nombre d'heures trop important pour suivre leur cursus. Souvent, ce n'étaient même pas ceux qui dormaient en

cours. Ils savaient pourquoi ils étaient là. En revanche, leurs notes s'en ressentait. Il n'y avait pas de miracle, au-delà de quinze heures de travail en semaine, une troisième année d'université, c'était compliqué.

– Vous ne pouvez pas modifier votre planning ? Travailler un peu plus le week-end ? Qu'est-ce que vous faites comme travail ?

– Je livre des pizzas... Je vous donne la carte. Quand vous commandez, vous demandez que je vous la livre. Je suis le plus rapide. Et le plus sympa. Et le plus beau, aussi.

Les deux amis de Willy et Sabine vinrent me libérer en entraînant leur camarade.

– T'as aucune chance, c'est une prof, dit l'un d'eux.

– J'y arriverai, répondit tranquillement Willy.

Je passai au secrétariat – deuxième étage, cent mètres de couloir, deux bureaux vides avant de me planter devant le troisième, derrière lequel une secrétaire ébouriffée semblait déjà au bord du *burn out* – et, dix minutes plus tard, je redescendis et me rendis dans l'autre aile, réservée aux bureaux des professeurs. J'avais rendez-vous avec mon directeur de thèse, mais Vincent attendait mon coup de fil.

– Alors ? fit-il en décrochant.

– Je lui ai parlé de l'amphi surbondé et du vidéoprojecteur. Ils ne peuvent rien faire au planning. « Bienvenue sur le *Titanic* ! », voilà ce qu'elle m'a répondu.

– L'amphi B est plus grand. Entame les tractations. Café, déjeuner... Si c'est un ponte et que tu arrives à lui faire sentir son infinie supériorité, ça peut marcher. Si c'est un jeune, tu vas plutôt devoir donner dans la sous-traitance de corrections ou la surveillance d'examens. Peut-être les deux.

J'arrivai devant le bureau de Luc Pailleron, je frappai. Rien. Je frappai une deuxième fois. Luc ne manquait jamais un rendez-vous.

– Je te laisse, dis-je à Vincent en ouvrant la porte.

Vincent m'entendit pousser un cri. Il me demanda ce qui se passait, mais j'avais laissé tomber mon téléphone.

Luc gisait sur son bureau, du sang partout sur le mur derrière lui. Il était mort – et de mort violente. Je sus tout de suite que rien ne serait plus comme avant. Mais les mots crise cardiaque, geste-qui-sauve, espoir se superposèrent à mon savoir premier. Peut-être en avais-je besoin pour traverser en un éclair – ou au ralenti, dans un temps distordu en tout cas – la pièce jusqu'à lui. Vers ses yeux ouverts, sa tête aplatie sur la table, son bras retourné aux trois quarts, froissant des feuilles. Son visage baignait dans un sang noir par endroits déjà figé. Mon regard se posa malgré moi vers les éclats de chair sur le mur, plus haut, bien au-dessus du bureau. Je détournai les yeux vers le sol. Je vis l'arme – un revolver ? un pistolet ? – à l'aplomb de son bras gauche qui pendait, beaucoup trop lourd.

– Luc !

Je me penchai, posai mes deux mains sur ses épaules. J'espérais encore qu'il se redresse. Une blague, ah ah. J'aurais tout donné pour que le monde s'inverse. Mais sous le tissu, le corps de Luc n'était plus de la bonne densité, plus de la bonne température, de la bonne vibration.

Je détalai dans le couloir, le hall, les escaliers. J'étais un lièvre poursuivi, un fantôme sans tête, un cri, une période glaciaire, un millier de sanglots. Je passai en trombe dans le bureau de Patricia, la secrétaire de la présidente. Nous avions échangé des pièces de monnaie et deux ou trois phrases l'année précédente devant une machine à café. Elle se leva instantanément quand j'entrai dans le bureau de la présidente.

– Vous ne pouvez pas. Vous devez prendre rendez-v...

Christine Colas était debout dans son bureau – le seul de toute l'université qui fût doté de moquette –, téléphone à l'oreille, en train de négocier avec le rectorat.

– Très bien. Je vais soumettre au C.A. la présentation d'un budget en déséquilibre pour l'année prochaine. Non, 9 millions, Robert ! Pas 2 millions, 9 ! Le ministère a intérêt à prévoir des moufles pour les étudiants parce qu'on ne pourra pas se permettre de chauffer. Pour la commande, vous leur direz que ça fait 13 000 paires. La télévision va adorer.

Elle parlait fort. Elle fit volte-face quand j'ouvris la porte.

– Sortez immédiatement !

Sa secrétaire arriva dans mon dos. Prise en sandwich, je réussis à bafouiller :

– Luc Pailleron. Dans son bureau. Il est mort.

Ces mots me brûlèrent la bouche. Je ne voulais plus jamais avoir à les prononcer. La présidente mit fin à son appel sans un mot pour son interlocuteur.

– Qui êtes-vous ? De quel droit entrez-vous dans mon bureau comme ça ?!

Je dus dire pourquoi j'étais là, décrire ce que j'avais vu et prononcer de nouveau les mêmes mots.

– Patricia, appelez-moi le chef de la sécurité, dit Christine Colas après un blanc, qu'il nous rejoigne devant le bureau de Luc Pailleron. Maintenant !

Elle partit, Patricia sur les talons, me laissant là, entre deux portes, entre l'espoir et le vide, annihilée, inexistante.

*

Tout au long de sa course dans les couloirs, Christine revit par éclairs le visage de Luc. Quelque chose lui pinçait les côtes, de plus en plus nettement à mesure qu'elle approchait du bureau, et venait lui rappeler que vingt-cinq ans auparavant, doctorante en philosophie et amoureuse de Luc, de son intelligence, de sa discrétion, de son élégance, elle avait rêvé qu'ils fassent ensemble un enfant. Quand elle entra dans la pièce, elle reprit ses esprits, ou les perdit différemment, et elle

pensa seulement : le salaud ! Un suicide de professeur – et quel professeur – dans son établissement, voilà qui la foutait on ne peut plus mal alors qu'elle tenait déjà cette université à bout de bras. Elle imagina tout de suite les pertes de temps et les complications qu'allait entraîner cet acte égoïste, les gens qu'elle devrait appeler, les explications qu'elle devrait fournir et, au total, le désordre qu'allaient susciter la présence de la police et les rumeurs sur la mort de Luc au sein du monde étudiant, administratif et enseignant. Elle vit par avance défiler dans son bureau les collègues de Luc, leurs mines grises, leurs yeux éplorés et, pour certains, leurs mots hypocrites. Il faudrait qu'elle prenne patience, qu'elle reste calme en arborant elle-même une mine grise, des yeux éplorés, et qu'elle prononce à l'envi les phrases qui s'imposeraient. Ça l'agaçait d'avance. Elle pensa que la cérémonie funéraire coûterait cher. Tardivement, après que le commandant Verdier, qui supervisait l'enquête, se fut présenté, et tandis que des êtres encapuchonnés évoluaient autour du corps de Luc avec des gestes millimétrés et des mots neufs et vaguement poétiques – ecchymose péri-orificielle de type irrégulière et déchiquetée, zone de tatouage et d'estompage ecchymotique constatée, collerette parcheminée laissant supposer un tir à bout touchant, plaie de sortie éclatée –, elle eut un nouveau pincement.

– Vous connaissiez bien la victime ? l'interrogea le commandant Verdier, un officier de police judiciaire dans la quarantaine, sobre, presque beau.

Ils s'étaient rendus ensemble dans le bureau de Christine après que celle-ci eut ressenti un léger malaise sur la scène du drame, éprouvant comme un petit coup au cœur, une sorte d'essoufflement aussi brutal que passer qu'elle attribua à la montagne de complications qui venait de se dresser devant elle avec la mort de Luc.

– Nous nous sommes croisés à la fac entre 22 et 28 ans, quand nous étions en thèse. Puis nous nous sommes perdus de vue, et retrouvés longtemps après dans cet établissement. Mais nous n’avions plus de relations étroites. C’était un collègue.

– Vous ne le fréquentiez pas en dehors de l’université ?

– Non, et je ne sais rien de sa vie privée.

– Des maîtresses ?

– Je viens de vous répondre.

– Des jalousies professionnelles ?

Christine s’esclaffa. Dans une université peuplée d’universitaires, la jalousie fait partie intégrante du métier. C’en est même l’un des fondements. Quant à ceux qui jalousaient le professeur Pailleron, elle dut avouer que tout le monde était potentiellement concerné, depuis les professeurs moins reconnus qui rumaient leur rancune jusqu’aux maîtres de conférences qui attendaient en rongant le parquet qu’un poste de professeur se libère et qui trouvaient qu’ils auraient fait mieux que Pailleron, dans tel colloque, tel article, tel ouvrage. Sans compter les Biatss.

– Les Biatss ? l’interrompit Verdier.

– Bibliothécaires, ingénieurs, administratifs, techniciens, personnels sociaux et de santé. C’est l’Inde ici, continua Christine en constatant avec plaisir que Verdier semblait perdu. Les Biatss sont nos intouchables. Et un professeur comme Pailleron, c’est un brahmane.

– Je note.

Verdier laissa passer un temps avant de signifier à Christine que le procureur avait demandé une enquête pour déterminer les causes de la mort et qu’en fonction des résultats, elle serait peut-être auditionnée. Tout dépendait de l’autopsie, des analyses toxicologiques, de l’expertise balistique, ainsi que de l’analyse des éclaboussures de sang que les techniciens de l’identité judiciaire effectueraient.

– Mais il s’est suicidé, non ? demanda Christine, soudain effarée.

– Mon travail, c’est de m’assurer que le brigadier-chef Deloges, en charge de l’enquête, va bien ouvrir toutes les portes, répondit Verdier en plissant les yeux. Seulement ensuite, nous pourrons les fermer.

– Mais ça va durer combien de temps ?

– Tant qu’il y aura un doute.

Christine pensa à part elle qu’il n’y avait aucun doute – Luc s’était suicidé, point. Mais elle s’abstint de répondre au commandant, préférant le laisser jouir de son petit pouvoir du moment.

*

Après Christine Colas, ce fut mon tour d’être interrogée par le commandant Verdier. J’étais assise à l’écart des autres dans la salle des professeurs, et regardai dans le vide. Quelques collègues étaient venus me questionner. J’avais refusé de leur répondre. Une bulle invisible devait m’entourer depuis car plus personne n’osait m’aborder. J’entendis au loin le ronron des commentaires, plus angoissés que d’habitude, mais je n’y prêtais pas attention. Mon esprit luttait pour fabriquer une situation dans laquelle la mort de Luc ne serait pas advenue. En vain. Des flashes s’imposaient à moi qui rompaient la trame de ma fiction : les yeux ouverts entre étonnement et néant, le bras avachi sur le bureau avec un angle non prévu, le sang noir sous le crâne, les coulures de chair sur le mur, l’arme au sol, nue et pourtant menaçante.

– Quel était le motif de votre rendez-vous avec le professeur Pailleron ? me demanda Verdier.

Rien que d’avoir à répondre à cela me rendait dingue. Il fallait que je reprenne mes esprits. Il était inutile d’affronter ce flic qui n’y était pour rien et faisait juste son travail.

– C’est lui qui dirigeait ma thèse. Il lisait ce que je lui envoyais et on en discutait en séance... Je le voyais toutes les trois semaines environ. Parfois dans son bureau ici, parfois chez lui.

– Chez lui ? C’est normal ?

– Je ne comprends pas la question.

– Le travail de votre euh... thèse. C’était le seul objet de vos rendez-vous chez lui ou bien vous aviez avec le professeur Pailleron des relations plus personnelles ?

Je crus que j’allais lui sauter à la gorge. Comment expliquer à un flic ce que représentait Luc Pailleron pour moi ? Comment lui décrire la place que prend dans une vie un directeur de thèse comme Luc, quelqu’un dont la pensée m’avait structurée, enrichie, fait grandir ? C’est au-delà des mots, c’est au-delà du corps. Une fois trouvé cet homme, cette voix, ces textes, ces commentaires, un deuxième monde s’était ouvert à moi. Avant ma rencontre avec Luc, j’étais mal dans tous les autres lieux de ma vie. Je me demandais même ce que je faisais à l’université, n’y ayant aucune famille, aucun ascendant, aucun appui, ayant du même coup très peu de chances d’y faire carrière et d’y obtenir un jour un poste d’enseignante titulaire. Mon travail n’avait *a priori* que peu à voir avec mes chances de succès. Que Luc accepte de diriger ma thèse avait été un don en soi, mais il y eut plus, un article que je lui soumis un jour et qui provoqua dans sa voix, une suspension, dans son regard, un étonnement, une joie.

– C’est quelque chose, une pensée, avait-il dit.

Dans les semaines qui s’étaient ensuivies, les doutes qui m’étouffaient s’étaient tus comme par magie. Je savais que j’étais faite pour devenir chercheuse et enseignante. J’avais la certitude que j’y arriverais. Et bien sûr, je vouais à Luc une reconnaissance qui ne s’était jamais éteinte.

– Jamais de dérapage ? insista Verdier.

Je secouai la tête en essayant de le gifler du regard.

– Votre question est déplacée. Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

– Répondez-moi, ce sera plus simple.

– Non ! Luc était mon directeur de thèse, un point c'est tout.

– Vous voyez, c'est plus simple.

J'étais accablée. Verdier me posa encore trois ou quatre questions, puis me tendit sa carte au cas où j'aurais oublié des détails. J'étais celle qui avait découvert Luc et constaté sa mort et, à ce titre, je bénéficiais du privilège de pouvoir l'appeler quand je voulais. Je demandai naïvement s'il pensait que Luc avait été assassiné.

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? demanda le commandant.

Je bafouillai.

– Le brigadier-chef Deloges qui dirige l'enquête et moi-même sommes là pour poser les questions et trouver les réponses. Et, pour votre information, sachez qu'il y a toujours une autopsie en cas de suicide.

Même quand ils faisaient juste leur boulot, je ne supportais pas les flics.

*

La nouvelle de la mort de Luc se répandit comme une traînée de poudre parmi les étudiants. En ce jour de rentrée, ils étaient au centre de l'événement qui occupait déjà les réseaux sociaux. Certains avaient envoyé sur Insta des photos des deux véhicules de police et du camion du Samu garés juste devant le parvis. D'autres essayaient de prendre des selfies avec le planton resté près des camions. Willy et ses amis s'étaient rassemblés près des grilles et participaient à leur façon au moment.

– J'étais devant le vigile quand les flics ont ouvert la porte. Y avait du sang partout, disait Jérôme.

Sabine n'y croyait pas.

– T'as rien vu.

– Qui c'est ce prof ? Vous le connaissez ?

Willy haussa ses gros sourcils avant de prendre un ton supérieur pour informer leur camarade Ruggero que Pailleron avait une chaire de sociologie des religions et qu'il était une star.

– En France, de vivants, en socio, y en a que trois : Latour, Boltanski, et lui.

– Enfin, du coup, de vivants, ils sont plus que deux, nota Sabine.

Maintenant qu'il savait à qui il avait affaire, Ruggero voulait du concret. Il se tourna vers Jérôme.

– T'as vraiment vu du sang ?

– Et il était à poil ! confirma Jérôme. Juré sur la tête de mon frère.

– T'as pas de frère.

Willy se révolta : il trouvait ses amis glauques. Pour sa part, il aimait beaucoup ce prof. L'un des rares qui parvenaient à le maintenir éveillé deux heures d'affilée en parlant sans une note.

– C'est le Mbappé de la socio, en gros, résuma Ruggero.

Sabine pouffa.

– Ouais, enfin, le jour où Mbappé te fera un cours sur le thomisme, tu me préviendras !

Un autre étudiant raconta qu'en voyage à New York pour voir sa famille, il avait voulu assister à une conférence que donnait Pailleron à Columbia.

– Laisse tomber, j'ai dû me battre pour entrer. À la fin, les gens étaient debout et applaudissaient. C'était l'Arena.

Ruggero se sentit de nouveau perdu et demanda qu'on lui en dise plus sur les travaux de Pailleron. Qu'avait-il fait pour être aussi connu ? Willy se moqua de lui.

- Tu veux qu'on te fasse Durkheim et Weber en passant ?
- Ou Bourdieu pour les nuls ? renchérit Jérôme. Petit a) l'habitus, ben, c'est quand t'as l'habitude ; petit b) le champ, c'est là où tu galopes.

Sabine était convaincue que le monde se porterait mieux si tout un chacun étudiait la sociologie. Elle expliqua à Ruggero que Pailleron, après avoir étudié la notion de laïcité sous toutes ses formes, avait élaboré une théorie sociale plus globale dans laquelle – toujours à partir de la notion de laïcité, dont il prouvait qu'avant même l'apparition du mot, il s'agissait déjà d'un concept de libération – il interrogeait maintenant le monde financier.

- Ça n'a rien à voir ! s'offusqua Ruggero.
- Si justement, répliqua Willy, c'est ça qui est marrant. Pour lui ça a tout à voir. Il dit que l'enjeu, maintenant, c'est la laïcité financière.
- Et que la prochaine religion à dégommer, c'est celle des traders, des banquiers, des bailleurs.

Ruggero tenait enfin son argument massue : tout ça n'était pas de la socio, c'était de la politique. Sabine en perdit son sourire.

- Mais d'où tu sors, toi ? Faut tout reprendre depuis le début, là !

Ils s'interrompirent en voyant le véhicule du Samu reculer jusqu'à une voie longeant le parvis central. Deux hommes surgirent de nulle part pour en ouvrir les portes et deux autres, venus d'une entrée réservée au personnel de l'université, se précipitèrent vers le véhicule, portant un brancard sur lequel reposait un paquet de plastique noir, le corps du professeur Pailleron. Son chargement embarqué, le véhicule démarra dans un silence qui contamina le groupe d'amis de Willy.

*

Je traversai le parvis comme une morte-vivante et renonçai au Vélip'. L'idée de prendre le métro, d'être serrée parmi des inconnus ignorant ce qui venait de se passer me révoltait. Je mis mon portable sur avion et je rentrai à pied. Chaque mètre fut un calvaire. Mes jambes pesaient deux tonnes et mon crâne était enserré dans un étau qui m'isolait. J'étais une tour détruite et vide, à l'intérieur de laquelle nul air ne pouvait pénétrer. Je crus mettre des heures à rentrer chez moi, à monter les marches jusqu'au quatrième, à tourner la clef dans la serrure. Vincent m'attendait. Je sus à son regard qu'il était déjà au courant et qu'il s'inquiétait. Je m'effondrai dans ses bras. J'aurais aimé pleurer, mais je n'y parvins pas. Je me réfugiai sur le canapé tandis que Vincent allait chercher une bouteille de vieux Porto qu'il avait achetée pour nous et dont nous faisons une consommation comptée, la réservant à nos soirs de réussite et de lucidité.

À sa demande, je lui décrivis tout ce que j'avais vu. J'étais froide et précise. Chirurgicale. Et dans le même temps, une douleur intense me coupait en deux. Elle remontait de mon ventre, bloquait mon œsophage, scindait mon cerveau en parts devenues inertes.

– Tu devrais aller te reposer, me dit Vincent en constatant mon état d'épuisement.

Je refusai. Je voulais comprendre. Derrière les faits, j'espérais débusquer un sens, une ligne directrice, une pensée. C'est ce à quoi Luc m'avait habituée et j'avais l'intention de m'en tenir à ça jusqu'à ce que tout s'éclaircisse et que je puisse de nouveau respirer.

– Un suicide, ça n'a de signification que pour celui qui se suicide.

– Arrête, Vincent. Luc n'était pas suicidaire, ni déprimé. Je l'aurais vu. Il allait bien.

– Une rupture amoureuse, la sale maladie dont tu viens d'apprendre qu'elle t'a chopé et qu'il te reste trois mois, un moment de désespoir... Tout est possible.

- Pas dans son bureau. Pas comme ça.
- Pourquoi pas ? Il a peut-être laissé une lettre qui explique tout...
- Même. Même s'il y a une lettre, je suis sûre qu'il ne s'est pas suicidé !

Vincent s'était tu. Ce n'était pas une façon de me donner raison. Il me connaissait. Il savait que certaines idées s'agrippent à moi. Il appelait ça mon « lierre virulent » et affirmait que, dans ce cas, rien ne servait de débattre, il fallait juste me laisser livrer combat seule.

Je pris mon verre et m'enfermai dans ma chambre. Recroquevillée sur mon lit, je me remémorais Luc, à la recherche de signes. Notre dernière séance avait été complice. Il avait agréé la fin de chapitre que je lui avais soumise et nous avions parlé d'autre chose : des blockchains, de la crise iranienne, de son goût pour le très mauvais café, le même que celui des bistrotis, le café Richard, sans substance. Ma vague ascendance italienne était remontée à la surface pour vanter les mérites des vrais expressos et Luc m'avait fait parler des origines de mon nom. Sa curiosité permanente, multifocale, l'intérêt réel qu'il marquait pour tout ce qui pouvait concerner ses doctorants m'étonnaient toujours. Des étudiants, il en avait suivi des centaines et pourtant, chacun se sentait reconnu, accompagné au-delà de sa thèse, guidé. Lors d'une séance en petit groupe qui s'était tenue chez lui trois semaines plus tôt, je l'avais écouté s'adresser à chacun. Ceux dont je savais que leurs travaux de thèse avançaient difficilement avaient été traités sans que rien ne puisse transparaître de leurs difficultés. Ceux qui avançaient bien avaient été défiés avec douceur. Nous étions huit avec notre directeur de thèse et son mauvais café, des chips et des pizzas, et nous étions bien.

– C'est dingue, avait dit Deborah lorsque nous étions tous sortis de chez Luc. J'ai l'impression d'avoir vécu une soirée dans une famille rêvée.

Je partageais son sentiment.

Un tête-à-tête dans le bureau de Luc à l'université, tandis qu'une pluie d'été battait les fenêtres, me revint en mémoire. Mon directeur de thèse avait annoté des paragraphes entiers des pages que je lui avais soumises. Je voulais le convaincre, malgré ses notes. Je m'étais levée. J'étais revenue en trépidant sur ses commentaires et j'avais reconstruit devant lui, de façon acharnée, ce qui avait fondé mon raisonnement. Il y avait de l'éclat dans ses yeux et un sourire à la commissure de ses lèvres.

La pensée que je ne connaîtrais plus jamais ces séances m'accablait. Dans la chambre sur laquelle une pénombre de fin d'après-midi s'était abattue, j'eus besoin de regarder de nouveau ses notes. J'allumai la lumière, fouillai parmi les feuillets accumulés. Luc était partout. Son écriture à l'encre bleue, dense, délicate, économe, en était la trace vivante. Je remis la main sur ses premières notes, six ans plus tôt, alors que je commençais ma thèse. La même écriture, la même présence. Pour moi, c'était la preuve. Luc n'avait pas changé. Il était resté l'homme qu'il était six ans plus tôt. Un homme qui ne se serait jamais suicidé.

*

À 22 h 40, alors que Christine Colas lisait sur son iPad les articles déjà en ligne sur le suicide de Luc Pailleron en buvant un verre de vin blanc, Antoine, son mari, arriva dans leur cuisine ouverte sur le jardin, le téléphone à la main.

– C'est pour toi. L'Élysée.

Le cœur de Christine se mit à battre avec intensité. Elle avait déjà eu des membres de l'exécutif, mais c'était chaque fois elle qui les appelait.

– François Boyron à l'appareil. Bonsoir Christine. Je ne vous dérange pas ?

Elle vit tout de suite la silhouette élancée et, derrière les lunettes légères, les yeux durs de son interlocuteur. C'était un homme du président, un « conseiller aux affaires intérieures » que Christine avait déjà croisé lors d'événements officiels.

– J'ai appris le drame, poursuivit Boyron. Je tenais à vous présenter mes condoléances.

– Je vous remercie.

Christine cherchait à toute allure ce qui lui valait cette sollicitude. Elle ne voyait pas.

– Nos services de police ont-ils été à la hauteur ?

– Ce n'est jamais anodin au sein d'une université, mais tout s'est passé dans le calme.

– Personne ne pouvait s'attendre à ce suicide, j'imagine.

– Non, effectivement. Le professeur Pailleron n'était pas le genre d'homme à s'épancher sur sa vie personnelle.

Après quelques formules de politesse, le coup de fil prit fin. Confortablement assis au fond de la berline conduite par son chauffeur, Boyron se laissa aller à un rictus. C'était au moins ça. Si elle croyait au suicide, la présidente ferait en sorte que l'affaire soit vite oubliée.

Chapitre II

Les jours suivants s'étaient écoulés dans un brouillard de tristesse et de sommeil sans rêves. Je n'étais sortie que pour mes cours, dans un état proche du somnambulisme, et c'était Vincent, en infirmier décadent, qui m'avait rappelé de me nourrir, servi le verre de trop qui me permettait d'aller me recoucher, proposé en vain des distractions chimiques. Je n'étais pas en deuil, car je n'admettais pas la mort de Luc. En boxeuse erratique et impuissante, je me battais avec cette donnée, c'est tout. Et la conclusion de l'enquête, qui confirmait le suicide, n'y changeait rien.

Le jour de la crémation de Luc, je m'éveillai avec la nausée. J'avais passé la nuit à tourner et retourner les images du moment où je l'avais trouvé dans son bureau. Je ne voulais pas voir son cercueil. Je ne voulais pas aller faire cours. J'y allai quand même.

L'amphi A, où je dispensais mon cours « Sociologie des inégalités », était plus petit que le C. Le cours était optionnel et les effectifs un peu moins importants qu'en sociologie politique. Pourtant, même dans cet espace aux dimensions réduites, ma voix me sembla étrange, lointaine, issue d'un long tunnel.

C'était le chapitre sur les études de genre, qui avaient suscité leur lot de controverses absurdes lors de la dernière

campagne électorale. Un champ d'études universitaires suscite rarement tant de passions mais cette notoriété soudaine des *gender studies* avait beaucoup tenu à ce que les polémistes anti les plus enragés n'avaient pas compris qu'il s'agissait justement d'un champ d'études – ceux dont l'ignorance et/ou la mauvaise foi étaient tout à fait décomplexées parlaient d'idéologie du genre. D'autres produits intellectuels avaient été *lost in translation* quand ils étaient sortis du champ académique. Il n'y avait qu'à voir ce qu'étaient devenus les concepts de Deleuze ou de Foucault quand ils avaient mis le nez dehors. On avait cependant atteint sur les études de genre un niveau inattendu, avec des manifestations monstres dont les journaux anglo-saxons rendaient compte sur un ton semi-ahuri, semi-fasciné. Un grand moment de n'importe quoi, qui aurait pu être drôle s'il n'avait été si dangereux.

Bref, j'avais envie que les étudiants comprennent, j'avais envie qu'ils sortent de l'amphi en étant parfaitement instruits de ce dont il s'agissait – la pomme de Newton tombe, le genre est une performance –, mais Luc et ses yeux vides brouillaient mon cerveau. Je m'entendis bafouiller mes basiques sur Bourdieu, et ce n'était pas brillant :

– On peut ainsi avancer l'idée que le genre est un opérateur symbolique central dans la société. De nombreux travaux ont montré que c'est un principe de classement qui intervient dans tous les moments de la vie... Par exemple – j'hésitai, le bras de Luc et sa torsion en filigrane sur mes notes –, les travaux de Bourdieu sur la Kabylie à la fin des années cinquante, notamment *Sociologie de l'Algérie*, publié aux PUF en 1958, montrent... Enfin, à partir d'observations de terrain... La cueillette des olives par exemple, où l'homme frappe les branches avec une gaule pendant dix minutes, avant que les femmes ramassent les olives sous le soleil des journées entières... Ils montrent comment de ces oppositions

qui peuvent sembler de détail découlent des préjugés et des normes qui viennent définir le masculin et le féminin...

Si mes étudiants y comprenaient quoi que ce soit, ils ne me le devraient pas.

La bande de Willy s'agita. Je les vis se dandiner sur leurs strapontins, me regarder en fronçant les sourcils, laisser leurs stylos en suspens.

Je poursuivis laborieusement :

– Bourdieu montre aussi que l'espace de la maison kabyle est découpé en zones masculines et féminines. Il montre que les travaux, les activités quotidiennes sont genrés... Pour les hommes, les aliments chauds et forts, les épices, le sel, le rôti, les outils qui tranchent ou qui tuent... les symboliques de la lumière, de la domination, l'importance de regarder en face, de la prestance. Pour les femmes... les aliments doux, fades, bouillis, la dissimulation, la symbolique du secret, de l'obscurité... L'auteur s'est démarqué de ces travaux par la suite mais...

Des froissements, des claquements de langue agacés, des regards perplexes : quelque chose n'allait pas.

– Excusez-moi. On a déjà vu tout ça ?

J'avais jeté un hareng à des otaries. Ça fusa de tous les rangs : « Un peu. – Oui. – On l'a déjà vu. – Madame, le rôti, ça peut tomber à l'examen ? Comme ça fait deux fois que vous en parlez... – C'était dans le grand I et là on est dans le grand II. – Mais non, on est dans le III, le II on l'a fini la semaine dernière. » Il valait mieux arrêter les frais.

– Je suis désolée...

Willy m'interrompit d'une voix forte.

– Ne vous inquiétez pas ! La semaine dernière, ils n'avaient rien compris de toute façon.

L'amphi le charria – le lot des traîtres à leur classe, ou à leur amphi. Je repris brièvement mes esprits.

– Silence ! On va s'arrêter là. Le cours est terminé.